

Livres en format poche

Numéro 122, été 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/36519ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(2006). Compte rendu de [Livres en format poche]. *Lettres québécoises*, (122), 67-68.



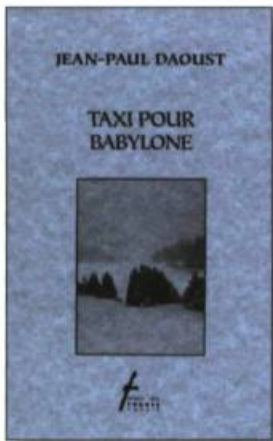
HÉDI BOURAOUI
Transpoétique.
Éloge du nomadisme

Montréal, Mémoire d'encrier, 2005,
170 p., 19,50 \$.

Par transpoétique, Bouraoui veut surtout signaler le trans-vasement des cultures qui se chevauchent, se croisent et s'entrecroisent, s'attirent et se repoussent dans un travail incessant qui crée un espace particulier du faire poétique. Ce travail symbiotique, qui tisse parfois à notre insu cette nouvelle sensibilité, permet à chaque vecteur culturel d'établir des lignes de communication avec d'autres cultures tout en se transcendant, c'est-à-dire

en s'effaçant pour laisser la trace palimpseste de son processus créateur.

Né en 1932 à Sfax, en Tunisie, Hédi Bouraoui vit au Canada où il a enseigné à l'Université York, en Ontario, pendant plus de trente ans. Il a produit une œuvre de grande importance allant de la poésie au roman en passant par l'essai.



JEAN-PAUL DAoust
Taxi pour Babylone

Trois-Rivières, Écrits des Forges, 2005,
152 p., 15 \$.

Taxi pour Babylone réunit quatre recueils de Jean-Paul Daoust : *Portraits d'intérieur*, *Poèmes de Babylone*, *Taxi* et *Dimanche après-midi*. On y retrouve quelques-uns des thèmes chers au poète : la passion amoureuse, l'Amérique états-unienne, la ville, la fête, le kitsch... mais aussi, en filigrane, la solitude amoureuse, la tristesse et la difficulté de vivre du « dandy de métal [qui] porte ses lunettes de soleil comme des gants de cuir pour ses yeux blasés » que Jean-Paul Daoust y met en scène.

Et parmi les lieux privilégiés par ce témoin, le

taxi du titre est typique : « D'un taxi à l'autre. Le cœur se repose-t-il ? La porte s'ouvre sur la pluie. Le froid. La fatigue. Le désir. Une oasis qui roule dans la ville qui ne s'arrête pas. Que de rues. Que d'horizons clos. »

Ce dandy est un critique virulent de la vie sans profondeur, voire sans intérêt véritable, d'une Amérique de faux-semblants, d'espoirs et d'amours déçues. Et il avoue : « [...] y a des soirs où on regarde la mort porter ses bijoux. » Cette mort devient familière jusqu'à toucher l'intimité la plus profonde quand la ville s'arrête et que dans « ces dimanches après-midi les souvenirs suffoquent ».

Auteur de plus d'une vingtaine de recueils de poésie et de deux romans, Jean-Paul Daoust est né à Valleyfield en 1946. Lauréat du Prix du Gouverneur général pour *Les cendres bleues* (Écrits des Forges, 1990), il a été directeur de la revue *Estuaire* pendant de nombreuses années. Son œuvre a été traduite en plusieurs langues.

PIERRE DESRUISSEAUX
Trésor des expressions populaires.

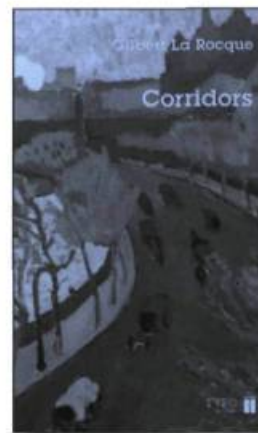
Petit dictionnaire de la langue imagée dans la littérature québécoise
Montréal, BQ, 2005, 234 p., 10,95 \$.

Les expressions populaires donnent à la langue ses plus beaux airs de famille, d'autant plus qu'elles appartiennent indistinctement à toutes les classes de la



Pierre DesRuisseaux
Trésor des expressions populaires

Petit dictionnaire de la langue imagée dans la littérature québécoise



société. Au Québec, la langue intègre un nombre remarquablement élevé d'expressions et de locutions familières hardies et colorées. On les retrouve dans les textes d'écrivains de tous les horizons. Ainsi Yves Beauchemin, Francine Noël, Germaine Guèvremont, Michel Tremblay et des dizaines d'autres grands noms de la littérature ont-ils contribué à donner ses lettres de noblesse au parler populaire. Pierre DesRuisseaux, auteur du best-seller *Dictionnaire des expressions québécoises*, présente ici plus d'un millier d'expressions populaires répertoriées à partir d'une centaine d'œuvres. Que l'on s'intéresse à la culture, à la langue, à la littérature ou aux auteurs, on plongera avec plaisir, intérêt et ravissement dans cet ouvrage.

GILBERT LA ROCQUE
Corridors

Montréal, Typo, 2005, 256 p., 12,95 \$.

Clément, jeune révolutionnaire qui veut brusquer les choses, mais qui renonce à la violence, apprend à vivre avec lui-même, à réconcilier ses rêves de grandeur et de justice sociale avec l'amour qu'il éprouve pour sa femme et son enfant. Roman d'action mené de main de maître dans une ambiance de rêves et d'hallucinations, *Corridors* offre d'haletantes scènes de torture, des courses vertigineuses en voiture, un *party* au haschisch révélateur... du délire, du suspense. Cette œuvre remarquable, au style riche et nerveux,

à l'écriture fluide, raconte une histoire qui est un peu celle de toute une génération de Québécois qui a vécu les événements troublants des années soixante.

Né à Montréal en 1943, Gilbert La Rocque a occupé des emplois de caissier et de commis avant de devenir chef de rédaction aux Éditions de l'Homme, directeur littéraire aux Éditions de l'Aurore, puis directeur littéraire aux Éditions Québec Amérique. Fauché en plein élan à l'âge de 41 ans, il a laissé, entre autres, six romans qui le classent parmi les plus grands écrivains du Québec.



TANIA LANGLAIS
Douze bêtes aux chemises de l'homme

Montréal, Les Herbes rouges,
coll. « Territoires », 2005, 104 p., 10,95 \$.

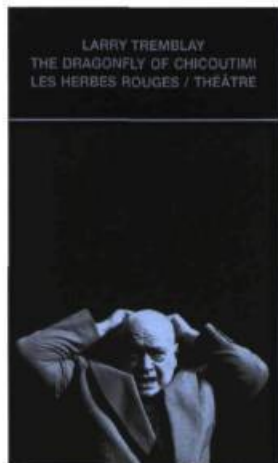
Cette jeune auteure, qui en est à son premier recueil, est d'une force majeure, d'une maturité absolument stupéfiante, elle possède les arcanes d'une écriture « modèle » qui tient du plus grand art, d'une esthétisme simplement bouleversante et un propos d'une solidité remarquable.

Hugues Corriveau, *Lettres québécoises*

Quelque part entre Séville et Madrid, une femme disparaît, laissant derrière elle, dans le désordre, un homme qui la voit revenir malgré la rumeur, malgré les « on-

dit » qui prétendent à la mort de celle-ci. Tout ici dit l'absence de repos ; la traversée des apparences, le mensonge à portée de voix.

Tania Langlais a remporté le prix Émile-Nelligan pour *Douze bêtes aux chemises de l'homme*, ce qui en fait la plus jeune lauréate de ce prix à ce jour.



LARRY TREMBLAY
The Dragonfly of Chicoutimi

Montréal, Les Herbes rouges, 2005,
216 p., 10,95 \$.

On mesure difficilement aujourd'hui combien The Dragonfly of Chicoutimi provoqua l'étonnement à l'époque de sa création, à Montréal, en 1995, dans la petite salle d'un théâtre consacré à la dramaturgie québécoise. Débarqué, sans crier gare, sur la scène du Théâtre d'aujourd'hui, son personnage avait toutes les apparences d'un extraterrestre.

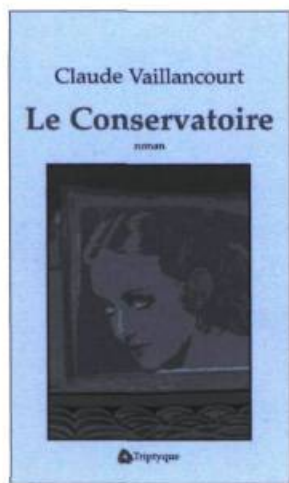
Écrire une pièce « québécoise » en anglais ! Pourquoi, comment ? Le contexte général de la création n'aura rien fait pour dissiper

les doutes que pareille outrance ne pouvait manquer d'éveiller. En cette année cruciale pour le Québec du deuxième référendum sur la souveraineté, fallait-il y voir un geste de provocation ?

Dix ans ont passé maintenant, et les premières réactions ont fait place peu à peu à l'analyse. En peu de temps, celle-ci en est venue à faire de cette œuvre inclassable un véritable « classique » de la nouvelle dramaturgie québécoise.
Yves Jubinville (extrait de la Présentation)

Cette nouvelle édition du *Dragonfly of Chicoutimi* est suivie d'un dossier critique, présenté par Yves Jubinville, réunissant des textes de Paul Lefebvre, de Robert Dion, de Robert Schwartzwald, de Chiara Lespérance, de Michael Darroch et de Jean-François Morissette.

Larry Tremblay a publié une vingtaine de livres comme auteur dramatique, poète, romancier et essayiste. Il compte parmi les auteurs dramatiques les plus joués au Québec et à l'étranger. Il enseigne le jeu à l'École supérieure de théâtre de l'Université du Québec à Montréal.



CLAUDE VAILLANCOURT
Le Conservatoire
(préface de Stéphane Lépine)

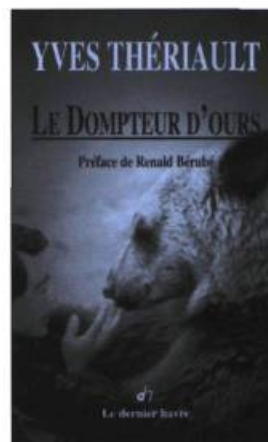
Montréal, Triptyque, 2005, 200 p., 14 \$.

Un couple fait un soir la découverte du Conservatoire, dont ils deviennent rapidement des habitués. Et si, après une brève liaison, Sophie et son compagnon se séparent, leur attachement à cette somptueuse salle de cinéma, lui, reste intact. Sous l'écran géant qui leur permet de vivre par procuration d'éblouissantes aventures, ils vont alors continuer à s'épier l'un l'autre dans leurs amours turbulentes.

Mais les films qu'ils dévorent les amènent progressivement à confondre rêve et réalité,

à mêler à la beauté des images qui défilent sous leurs yeux le scénario de leur propre existence, moins éclatante que celle des héros qui crèvent l'écran. Pris au piège de cette chasse aux illusions, finiront-ils par se retrouver et se reconnaître ?

Avec *Le Conservatoire*, Claude Vaillancourt signe une belle histoire d'amour et de cinéma, un roman vibrant et sensuel qu'on savoure comme un bon film de répertoire.



YVES THÉRIAULT
Le dompteur d'ours

(préface de Renald Bérubé)
Montréal, Le dernier Havre, 2005,
408 p., 14,95 \$.

Hermann, l'errant portant son seul prénom — « C'est dire assez qu'il semble sans ascendance, venu de nulle part [...] » —, arrive dans un village de montagne écrasé par la chaleur, un village qui ploie aussi sous le fardeau de l'habitude, du prévisible : chaque jour est une copie du jour précédent.

Hermann, incarnation du mystère et de l'inconnu, dit se battre avec des ours. Sa présence forte et sensuelle suffit à attiser les passions et à bouleverser la vie des villageois. Il trouble ce hameau « [...] profondément, en ses assises et en ses valeurs séculaires officielles [...] »¹, et devient le lieu des projections de tous, enfant, adulte, homme ou femme. Chacun des chapitres du roman est consacré aux conséquences de la venue d'Hermann sur la vie d'une famille ou d'un individu, ce qui a fait dire — à tort — à plus d'un critique, au moment de la première parution de ce livre en 1951, qu'il ne s'agissait pas d'un roman mais bien d'une suite de contes remplis d'in vraisemblances et reliés par un très mince fil conducteur : le dompteur d'ours, cet Hermann sans patronyme, incertain, insaisissable.

Mais comme le mentionne Bertrand Lombard dans *La Revue de l'Université Laval* en avril 1951 : « Il faut ignorer tout des misères de la vie pour soutenir qu'Yves Thériault force la note. » Ni Hermann ni le village qu'il perturbe ne sont invraisemblables. Les instincts primitifs jusque-là muselés qui « rompent brutalement leurs liens parce qu'on a cessé un moment de les surveiller », souligne Lombard, sont une réalité absolue, en particulier dans les sociétés longtemps repliées sur elles-mêmes.

Yves Thériault a su recréer cette réalité avec la force brute et, dans les mots de Solange Chaput Rolland, la « touffeur de terre » qui marquent comme un sceau son imaginaire et son écriture. Comme ses *Contes pour un homme seul* l'avaient fait six ans plus tôt, son *Dompteur d'ours*, dont la vigueur et l'audace détonnaient fort au début des années cinquante, est un roman qui a secoué la léthargie d'une littérature bien-pensante, enfermée dans des données traditionnelles et sclérosantes.

« À n'en point douter, le *Dompteur* est partie prenante d'une belle entreprise visant à... à secouer la cage, si on permet ici telle expression [...] »³.

1. Extrait de l'excellente préface, « Le dompteur qui fait jaser », de Renald Bérubé, l'un des plus grands spécialistes de l'œuvre de Thériault, p. xii.

2. *Ibid.*, p. xiii.

3. *Ibid.*, p. xix.